

## Nouveaux Cahiers du socialisme

# La décroissance à Leipzig

Richard Swift

Nouveaux  
Cahiers du  
socialisme

Numéro 14, automne 2015

La décroissance, pour la suite du monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79405ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)

1918-4670 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Swift, R. (2015). La décroissance à Leipzig. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (14), 173–175.

# La décroissance à Leipzig

RICHARD SWIFT

TRADUIT DE L'ANGLAIS

En septembre 2014, la cinquième conférence internationale sur la décroissance a eu lieu dans la ville de Leipzig, faisant suite aux colloques de Paris, Barcelone, Venise et Montréal. Nous étions plus de 3000, la plupart étant des Allemands et des Allemandes de moins de 35 ans, mais il y avait également des participants et des participantes du monde entier, y compris quelques-uns des réseaux écosocialistes du Québec et du Canada. La blague qui circulait entre nous était que la décroissance est en pleine croissance !

Durant les années de la guerre froide, Leipzig a été un ferment intellectuel et militant au sein de ce qui était la République démocratique allemande. Malgré le fait que Leipzig soit aujourd'hui une petite ville universitaire, elle est quand même suffisamment grande pour être marquée par les tensions sociales et les divisions de classe qui touchent l'ensemble du pays. Le centre-ville est agréable et rendu encore plus convivial par l'interdiction des voitures, mais en allant vers la périphérie, on remarque une augmentation surprenante de la pauvreté dans un pays reconnu pour sa prospérité !

En arrivant sur le site de la conférence, sur le campus d'une des universités de la ville, on est tombés sur un gigantesque ballon vert (fait de végétaux) qui pendait au bout de la chaîne d'une immense grue. Toute une métaphore sur le défi que représente la décroissance ! La conférence était très bien organisée avec des plénières animées chaque matin et une pléthore d'ateliers, de rencontres impromptues, d'évènements sociaux et artistiques ainsi qu'une manifestation contre la surconsommation dans une zone commerçante, culminant dans une assemblée participative où nous tentions de tracer un portrait de ce que pourrait avoir l'air une future société décroissanciste.

Ce festival des idées a abordé tout un éventail de thèmes et d'expériences : le mouvement des « petites maisons » aux États-Unis, les cibles de production dans les usines occupées en Europe, les technologies vertes, la production alimentaire, la planification urbaine, l'énergie renouvelable, etc. Fait à noter, contrairement à une certaine tradition de gauche, le mouvement de la décroissance discute d'une manière conviviale, sans prétention, tant sur le « comment » (coopératives

d'habitation, écovillages, systèmes de financement alternatif, bricolage) que sur le « pourquoi » (les rapports entre croissance et capitalisme, le concept andin de *buen vivir*, etc.). Derrière bien des discussions, on retrouve quelques principes fondamentaux tels que la nécessité de défendre les « communs » comme moyen de revitaliser la démocratie et le revenu de base comme fondement d'une décroissance équitable.

La conférence a permis aux vétérans de la décroissance de dialoguer avec les jeunes – qui étaient la majorité – qui s'intéressent au mouvement autant qu'ils et elles se sentent profondément désemparés par la direction que prennent nos sociétés dans la poursuite d'une croissance sans fin. Tandis que les objecteurs de croissance viennent d'un peu partout, le noyau intellectuel du mouvement est le Groupe de recherche sur la décroissance, établi à Barcelone, animé par l'un des grands penseurs de l'économie écologique Joán Martínez-Alier. Ce groupe a joué un rôle clé lors de ce colloque par ses efforts pour approfondir le débat d'une manière respectueuse et démocratique qui cherchait à éviter les pièges habituels de l'avant-gardisme.

Ce colloque a aidé à préciser un certain nombre de questions auxquelles font face ceux et celles qui prônent une stratégie de décroissance comme pierre de touche d'une opposition au capitalisme corporatif. Il a été également l'occasion de contextualiser les concepts, voire les mots. Trop souvent, la « décroissance » est vue comme un concept négatif, une réaction. Ce qui suscite parfois, parmi la population, des sentiments mitigés : qui peut être contre la croissance ? Les enfants grandissent. Les plantes et les arbres aussi. N'est-ce pas le cycle de la vie ? N'est-il pas normal de promouvoir la croissance de l'économie pour combattre la pauvreté et faire face à l'augmentation de la population ? Plusieurs s'opposent à cette terminologie négative. D'où d'autres questions : sommes-nous capables de définir pourquoi nous nous battons, plutôt que d'affirmer notre opposition ? Peut-on éviter d'être instrumentalisés par ceux qui veulent vendre une croissance capitaliste plus verte ? Comment préserver la charge subversive qui est associée à l'idée de décroissance ?

Toutes ces réflexions font partie d'une discussion plus large sur la relation entre la décroissance et le capitalisme. Pour un grand nombre des conférenciers et des conférencières, la décroissance est incompatible avec le capitalisme. Au fur et à mesure que la décroissance gagne des appuis, de nombreuses et de nombreux adhérents se rallient au défi de changer leur style de vie et de travailler pour de petites réformes. Mais le plus grand défi est d'établir le lien entre ces efforts individuels et l'impératif de transformer le système en tant que tel : comment lutter de manière réaliste tout en préservant le côté radical de la décroissance qui lie la politique de l'écologie aux changements structurels dans le but d'assurer la santé et la survie des formes de vie ?

Dans toute cette effervescence, il y avait cependant à Leipzig un angle mort. Les syndicats, y compris et d'abord les cols bleus, longtemps considérés comme le fer de lance de la transformation dans une certaine perspective marxiste, étaient

pratiquement absents. Cette lacune risque d'être un problème à la fois pour le mouvement décroissanciste et pour le mouvement syndical. Il faudra tôt ou tard amorcer le débat sur la pertinence de l'objectif de plein emploi revendiqué par le mouvement ouvrier traditionnel tout en valorisant les luttes pour la sécurité économique et le respect des normes de travail, surtout à un moment où la classe ouvrière est de plus en plus précarisée et assiégée. Lors du colloque, il y a eu quand même quelques ateliers intéressants portant sur des expériences innovatrices de prise en main d'usines par les travailleurs et sur les manières d'accroître le contrôle exercé par ces derniers sur les objectifs de production.

Ceci nous ramène à l'importance de l'équité pour une perspective décroissanciste : en se basant sur des principes égalitaires, on se prémunit contre toute tendance malthusienne vulgaire (« il y a trop de pauvres »). En fin de compte, si nous sommes tous et toutes dans le même bateau, nous devons accepter de partager les ressources non renouvelables de la terre, et ceci implique un renversement radical de la distribution actuelle de la richesse. Pour les participants et les participantes au colloque de Leipzig, il était évident que, dans une perspective démocratique, la décroissance ne peut pas se dérouler au même rythme partout dans le monde.

L'approche stratégique faisait aussi partie des réflexions à Leipzig, et plus particulièrement lors de la plénière finale : comment la décroissance doit-elle se positionner dans le futur ? Le mouvement de la décroissance doit-il se développer sur ses propres bases, développer sa propre organisation politique, sa plateforme, son programme d'action, sa stratégie médiatique, ses moyens financiers ? Ou au contraire, doit-il contribuer à l'élaboration d'une position commune avec d'autres mouvements qui luttent pour l'environnement et la justice sociale ? Cette dernière option n'exclut pas la possibilité de continuer à publier, à organiser des colloques, à créer des institutions, etc., afin de contribuer à l'élaboration de la théorie et d'influencer les politiques dans tous les domaines. La première option, davantage instrumentale, est peut-être plus accessible ; la deuxième apparaît peut-être comme une approche plus subtile pour bâtir une compréhension commune traversant divers mouvements et acteurs sociaux.

Il ressort de tout cela que la perspective de la décroissance est en train de se répandre tranquillement ; elle vise à réunir certaines parties de la gauche et des mouvements environnementalistes en Europe dans un nouveau projet fondé sur un engagement commun envers l'écologie et les valeurs de démocratie et d'égalité. Reste à voir dans quelle mesure ce projet trouvera un écho parmi les classes populaires européennes. Reste aussi à voir comment la critique du développement traditionnel par la décroissance peut prendre forme dans le Sud global. Dans cette partie du monde où survit la majorité de la population, la croissance économique est encore largement vue comme un moyen pour se sortir de la pauvreté, de la marginalisation et du désespoir.